

CHRISTOPHE GUILLAUMOT
MAÏTÉ BERNARD



Petits désordres



**Une comédie policière
contemporaine
et loufoque**



Grégoire Leroy a l'habitude de surmonter les désagréments du quotidien, car il est commandant de police et chef d'une brigade de répression du proxénétisme. Ce n'est pas une révolte de prostituées, ni même les demandes incongrues de ses chefs qui vont le déstabiliser. Mais hélas, une expression balancée dans le feu de l'action suffit à lui attirer les foudres de la hiérarchie. Aujourd'hui le langage doit être maîtrisé à la virgule près et sa phrase « on n'est pas des pédés » soulève un tollé au Bastion. L'indignation monte dans les rangs et on réclame sa tête ! Pendant ce temps, sa fille Elsa songe à la cause des opprimés, son yorkshire Oulan-Bator est en proie à la dépression et un mouton philosophe squatte inopportunistement son jardin. Grégoire aimerait partir de l'autre côté de la Terre, mais avant, il va devoir régler tous ces petits désordres...

MAÏTÉ BERNARD est l'auteure de romans et de polars, notamment *Fantômes et Monsieur Madone*. Elle écrit aussi pour la jeunesse.

CHRISTOPHE GUILLAUMOT, commandant de police à la DTPJ de Toulouse, a obtenu le prix du Quai des Orfèvres pour son premier polar. Dans sa trilogie *Abattez les grands arbres*, *La Chance du perdant* et *Que tombe le silence*, il impose le personnage du Kanak.

Christophe Guillaumot
Maïté Bernard

Petits désordres



Liana Levi

*À Benoît, Christelle, Marina
et Serge, qui étaient là, le soir
où est née l'idée de ce roman.*

Conscience professionnelle

Le sandwich est l'aliment de base du flic. Quand on ploie sous le boulot, c'est l'ordinaire. Grégoire Leroy est un adepte du poulet-mayonnaise, si possible agrémenté d'une tomate coupée en rondelles. Le commandant de police ne dit pas non à l'œuf dur, ni à une sauce au curry qui vienne relever le tout. Son plaisir serait gâché par l'application de beurre dans la baguette. Il conçoit qu'on en mette avec du saucisson ou du jambon, mais en étaler avec de la mayonnaise est une hérésie. Il a ses habitudes dans une honnête boulangerie, malheureusement à un quart d'heure à pied du Bastion, le nouveau siège de la Police judiciaire parisienne. Il s'y arrête le matin, car il répugne à traverser plusieurs fois par jour le désert qui cerne la nouvelle cité judiciaire. Pris en étau entre le périphérique, les boulevards des Maréchaux, un site de recyclage et le palais de justice, bordé à l'ouest par des voies ferrées qui échouent gare Saint-Lazare, l'endroit ne fait pas rêver. Le « 36 », le vrai, l'historique, est un paradis perdu et, avec lui, les petits restaurants fréquentés jadis avec les camarades du côté de l'île de la Cité.

Grégoire mâche bruyamment au-dessus de son clavier, sans pause entre les bouchées. Hier, c'était le 1^{er} mai, il était de permanence et a honoré dignement la fête du Travail en s'occupant du cas d'Éloïse, revenue à elle dans un squat, du sang sur les cuisses. Vraisemblablement victime d'abus sexuels, possiblement après avoir été piquée dans le cou en boîte de nuit, à deux pas de la place

Blanche. La jeune fille ne se souvenait plus de rien. Il avait envoyé Ève, jeune enquêtrice de la brigade, avec elle à l'Hôtel-Dieu, avant de recevoir sa plainte. Des affaires comme celle-là, à la brigade de répression du proxénétisme, constituent leur pain quotidien.

Grégoire avale la dernière bouchée. Il vérifie sur son écran que les scellés des vêtements de la jeune femme ont bien été enregistrés. La grande peur des flics, c'est d'en perdre un.

– T'as vu ? Y a Aminata qui tient une pancarte.

Samia, son adjointe, s'est postée contre la fenêtre, les yeux collés à une paire de jumelles. Elle a remarqué un groupe de femmes dont le nombre grossit et qui s'agite sur le parvis. Cela ressemble de plus en plus à un rassemblement de prostituées. Elles ont l'air de donner de la voix.

Non, il n'a rien vu parce qu'il veut avancer dans son boulot.

Leurs revendications sont inaudibles, alors Samia joue avec la molette de grossissement.

– « Salaire décent », parvient-elle à lire. Tu m'étonnes ! Tailler des pipes à vingt balles, c'est pas rentable.

Déjà passablement agacé, Grégoire ne relève pas. Il a beaucoup à faire, et il aimerait bien passer la soirée avec Elsa, sa fille. Elle est en visite pour quelques jours, et cela tombe bien : Grégoire a cinquante et un ans aujourd'hui. Il s'en fout, de son anniversaire, il préférerait même l'oublier, mais le fêter avec Elsa, ce serait sympa.

– Tiens ! Voilà Fatoumata qui rejoint les rangs.

– C'est qui, Fatoumata ?

– Mais si, tu sais, lui rétorque Samia, celle qu'on a chopée à Châtelet. Elle avait transformé une sanisette en chambre de passes.

Il ferme l'application d'enregistrement des scellés. En disparaissant à l'écran, la fenêtre laisse la place au

spectacle de vagues déferlant sur une plage de sable fin au pied d'une falaise accidentée. Au sommet, sur un plateau vallonné d'un vert insoutenable, quelques moutons en liberté : les terres australes. La Nouvelle-Zélande est l'idée qu'il se fait de l'Éden. Un jour, il achètera un aller simple pour l'hémisphère Sud et il ne reviendra pas.

– La foule augmente. Je ne serais pas étonnée que Maubeuge nous rende visite.

– Qu'est-ce tu racontes ? Y a pas marqué CRS, dit-il en soulignant son front de l'index.

Samia se retourne, lève le nez comme si une odeur sournoise flottait dans l'air.

– Le boss va se pointer. Il va nous demander ce qu'on est en train de foutre.

Des miettes de pain sont tombées sur ses dossiers. Grégoire écarte les enveloppes pas encore ouvertes, les classeurs et les pochettes en papier, les Stabilo, le bloc de Post-it, la règle transparente, les tampons, l'encrier et les deux bâtons de colle qui encombrant son espace de travail. À regret, il ouvre le tableur Excel et le fichier qu'il réaménage tous les ans, celui des vacances d'été. S'il pouvait se débarrasser de cette tâche administrative... Sans surprise, tout le monde veut le mois d'août : Samia, mais aussi les jeunes, Victor, Yohan et Ève qu'il appelle la bleusaille ; André, le réserviste, aimerait bien ne pas être de service à cette période. Il espère en ramener un ou deux à la raison, sinon il va devoir trancher.

– C'est qui celle qui tient le mégaphone ? le relance Samia. Je ne la connais pas. En tout cas, elle a des heures de vol au compteur.

Grégoire résiste, il ne va pas se lever. Il soupire en jetant à nouveau un œil sur les dossiers qui s'entassent dans la bannette « urgent ». Il ne sera jamais à l'heure ce soir.

– Ah, Leroy, vous êtes là !

Le commissaire Maubeuge a surgi dans l'encadrement de la porte. Costume sur mesure, belles pompes, mains dans les poches – comme il a dû voir Belmondo le faire dans un de ses films –, mais mine renfrognée.

– Vous avez vu le bazar, Leroy ?

Grégoire aimerait dire non, mais Samia est toujours debout, à la fenêtre, jumelles en mains. Nier n'est pas envisageable. Une clameur se fait entendre au pied du bâtiment.

– Les putes manifestent ! gronde le patron.

– Et elles veulent quoi ? demande-t-il benoîtement.

– C'est à vous de me le dire. Ce qui est sûr, c'est que le grand chef ne veut pas voir des prostituées sous ses fenêtres. Il nous demande de négocier.

– Négocier ? Mais quoi ? Ce n'est pas notre job ! On est là pour démanteler les réseaux, interpellier les proxénètes, casser les filières, pas pour gérer les réclamations, ni même disperser les attroupements.

– Vous êtes là pour faire ce que l'on vous demande.

– Ouais, les victimes attendront, dit-il en repoussant ostensiblement la bannette des affaires en cours.

– Pas de mauvais esprit avec moi, Leroy. Une urgence en chasse une autre, ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre.

– Et j'ai quelle latitude ?

– Aucune ! lance Maubeuge avec désinvolture, esquissant déjà un mouvement de départ. Vous écoutez leurs demandes, vous faites dans l'empathie et surtout vous ne promettez rien.

Calcul de risque et gestion de crise

– Ben, c’est fermé ?

La porte automatique ne bouge pas d’un iota. Grégoire et Samia s’agitent sous l’œilleton de la cellule qui devrait détecter leur présence, mais l’entrée principale reste bloquée. Au-delà des vitres blindées, derrière les barrières, les prostituées s’échauffent. L’une d’entre elles a déclenché une balise de détresse, un nuage de fumigènes roses les enveloppe, ombres chinoises électrisées, elles n’ont presque plus de visages.

Grégoire se retourne vers la brigadière responsable de l’accueil, l’air interrogateur.

– Désolée, lance-t-elle depuis son comptoir, ce sont les consignes.

– Ah, je comprends, dit-il en regardant un premier œuf éclater contre les vitres. Mais vous nous ouvrez, s’il vous plaît ?

La brigadière reste imperturbable.

Avec diplomatie, il reformule sa demande et évoque les ordres de Maubeuge : recevoir une représentante, écouter ses doléances et mettre fin au plus tôt à ce désordre. Elle l’a écouté, mais ne bouge toujours pas.

Grégoire lève un peu les mains en les écartant, l’air de dire : « Donc... »

– Je suis désolée, s’obstine-t-elle, je n’ai quand même pas le droit d’ouvrir.

– Nous devons sortir quelques instants. Vous nous ouvrez, nous allons chercher une personne, et dès que nous revenons, vous nous laissez entrer à trois, proteste Samia.

– Non, dit la brigadière calmement mais fermement, vous ne pouvez pas sortir par là, donc vous n’allez pas non plus revenir par là.

– Mais enfin, elles ne se ruent pas contre les vitres comme des zombies. Elles sont derrière les barrières, il y a deux gardiens de la paix entre elles et la porte, on ne risque rien.

– J’ai reçu des consignes, je les respecte.

– Vous voyez bien qu’on ne va pas se faire lyncher, ajoute Grégoire.

– Ce n’est pas mon boulot d’estimer les risques, et si je peux me permettre, ce n’est pas le vôtre non plus. Si la hiérarchie dit qu’il faut fermer, je ferme.

Samia coule un regard dépité en direction de Grégoire.

– Je veux bien faire le tour par les sous-sols, mais c’est contrevenir aux règles de sécurité, il y a plus de danger.

– Ah! s’exclame la brigadière, vous voyez qu’il y a danger!

– Non, je parle de la débilité...

Elle s’interrompt avant de prononcer « débilité de la solution », à moins que ce ne soit « absurdité de la situation ».

– Bon, tempère Grégoire, ça ne sert à rien de discuter, viens, on va faire autrement.

– On marche sur la tête! dit Samia.

– C’est comme ça dans la police, dit Grégoire en s’adressant à elle. « Le p’tit doigt sur la couture », et plus personne ne prend ses responsabilités.

Ils sont presque rendus devant les ascenseurs quand la brigadière s’écrie :

– Moi, j’ai pris mes responsabilités, au contraire. Vous croyez que c’est facile de dire non à un supérieur? Je vous ai protégés malgré vous.

– Mais merde, s’exclame Grégoire en faisant volte-face, on n’est pas des pédés! Il ne s’agit pas de laisser entrer une équipe de braqueurs! On veut aller à la rencontre des filles qui manifestent, qui nous connaissent, leur dire poliment bonjour, faire passer leur cheffe par l’accueil avant de parlementer avec elle! Vous pensiez qu’on allait prendre le thé?

– Qu’est-ce que vous venez de dire?

– Que c’est une affaire de deux minutes!

– Non, vous venez de dire « on n’est pas des pédés ». Ça vous gêne, les homosexuels? Vous avez un problème avec ça?

Grégoire regarde Samia, l’air de dire « C’est une blague? ».

– Mais enfin, je n’ai pas parlé de pédés, bon, pardon, d’homos. J’ai juste dit que ça va, on en a vu d’autres, ce n’est pas ça qui va nous faire peur, dit-il avec un grand geste, désignant la vitre derrière laquelle on ne discerne plus grand-chose. Je n’ai rien contre les homos.

– Parce que pour vous, être homosexuel, c’est être faible?

– Mais pas du tout!

– James Dean était gay, Gareth Thomas aussi, tout comme Orlando Cruz ou Ian Thorpe. Vous iriez dire à un rugbyman gallois, un boxeur porto-ricain et au plus grand nageur de tous les temps que ce sont des lavettes?

– Et vous, vous êtes sûre qu’on peut dire « lavette »?

Ça fait sourire Samia, mais devant l’expression de la brigadière, elle se recompose en vitesse un air sérieux.

– Bon, on ne va pas en faire un fromage, dit Grégoire en espérant qu'elle ne soit pas fille de fromager. Je m'excuse. Vous avez raison, c'est nul, cette expression, je n'aurais pas dû perpétuer le...

Il cherche le terme qu'emploierait Elsa, sa fille, mais malheureusement elle n'est pas là pour le lui souffler. Pour sa défense, elle aurait plaidé auprès de la brigadière que, certes, il est un peu lourdingue parfois, mais que lui aussi voue une admiration sans bornes aux grands sportifs.

– Enfin bref, je ne le dirai plus.

Grégoire attend un signe de conciliation, mais son attitude semble enflammer plus encore la colère de celle qui campe sur ses deux jambes et le toise. Qu'est-ce qu'elle attend? Qu'est-ce qu'elle voudrait lui faire dire? Pourquoi s'excuserait-il? La colère le prend aussi, et il ne peut s'empêcher d'ajouter, d'une traite :

– Bon, la prochaine fois que je souhaiterai sortir du commissariat, je réfléchirai à toutes les interactions qui m'attendent sur le trajet, je préparerai mes mots et éventuelles déclarations, histoire de les faire valider préalablement, et si je dois à nouveau faire passer l'idée saugrenue que, dans la police, on est fort et qu'on ne craint personne, je dirai « on n'est pas des licornes ! ».

Partenaires sociaux

Ils avancent d'un bon pas dans le dédale du sous-sol. Grégoire écrase sa colère. Samia cale son rythme sur celui de son chef, elle le sent fulminer intérieurement, elle a l'impression que la fumée lui sort par les oreilles. Grégoire aimerait se dire que, venue du haut comme du bas de la hiérarchie, la brimade est le cours ordinaire de toute organisation, mais cela ne l'apaise en rien. Lui ne se décharge sur personne. Il finit par imputer son irritation au fait qu'ils sont obligés de sortir en voiture. La sécurité interdit de franchir à pied le sas des véhicules partant en opération.

Grégoire s'assied au volant. Samia a l'air de ruminer en silence. Il lui jette un regard en coin.

– Mais enfin, lâche-t-elle, tu n'en loupes pas une. La licorne est le symbole des LGBTQI+ ! Tu ne le savais pas ?

Le véhicule emprunte la rampe. Les grilles s'ouvrent sur une demi-section de CRS qui protègent le bâtiment.

– Ah bon ? Pourquoi leur symbole ? souffle-t-il en tournant à droite.

– À cause des couleurs de l'arc-en-ciel, je suppose. Ou parce qu'une licorne, c'est invisible.

Il secoue la tête, consterné. Leur véhicule longe au ralenti la façade et s'arrête à vingt mètres de l'attroupement. Grégoire manœuvre pour se garer à cheval sur le trottoir.

Maintenant, ils fendent le rassemblement au-dessus duquel la fumée s'est dissipée. Les manifestantes scandent

en chœur : « On est des putes, pas des esclaves. » Grégoire et Samia reconnaissent de nouvelles têtes, croisées dernièrement dans un bar à hôtesse ou aux géôles du service. Les filles s'écartent sur leur passage, ne montrent aucune animosité à leur endroit. Le combat est ailleurs.

Samia cherche du regard celle qui tenait le mégaphone. Un mouvement dans la foule les devance, la meneuse vient à eux.

– Greg !

– Babeth ?

– Comme ça me fait plaisir de te voir !

– Et moi donc !

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, sous les yeux interrogateurs de Samia.

– Laisse-moi te présenter Babeth, explique-t-il, une vieille connaissance... Ça remonte à...

– Au moins vingt ans.

Ils se dévisagent dans un grand sourire.

– Tu as la boule à zéro, mon coco, c'est le grand désert !

La voix de Babeth est rauque, trop de cigarettes, trop de nuits passées dans le froid. À l'époque, Grégoire arborait une crinière blonde qui n'a pas résisté à la trentaine. Depuis, il préfère se raser intégralement plutôt que de ressembler à un moine.

– Toi, en revanche, tu es toujours aussi ravissante.

Ce n'est pas exactement le mot. Disons qu'elle porte bien son âge, avec une classe certaine. Babeth se prostituait autrefois dans les beaux quartiers, elle n'était pas à la portée de toutes les bourses.

– Donc, c'est toi qui as organisé tout ça ? lui lance-t-il.

Elle acquiesce avec un air malicieux qu'il reconnaît bien.

– Je dirige l'OSS.

Il hoche la tête, il a déjà eu affaire à l'Organisation syndicale du Sexe.

– Tu ne tapines plus ?

– Mon pauvre, j'ai trop mal au dos pour ces conneries.

Il a un haussement de sourcils qui semble dire « M'en parle pas... ».

– Vous ne défendez pas que les prostituées, c'est ça ? demande Samia.

– Non, parmi nos adhérentes et adhérents, nous avons aussi des acteurs et actrices porno, des dominatrices professionnelles, des strip-teaseuses, des accompagnantes sexuelles, des masseuses, bref toutes les personnes qui gagnent leur vie avec le sexe...

Les manifestantes reprennent de la voix, accompagnées de longs coups de sifflet. Grégoire fait un signe à Babeth et à Samia. Ils ne s'entendent plus. Tous trois s'éloignent et se dirigent vers la rue adjacente, une allée piétonne bordée de lampadaires en forme de Mikado. Ils s'arrêtent au pied d'un frêle arbrisseau, fraîchement planté, qui n'apportera pas d'ombre avant dix ans.

– Tu sais comment on s'est connu, Samia ?

Elle fait non de la tête.

– Dans le temps, il y avait toujours un bizutage pour les bleus. Je venais de débarquer au commissariat. Mon inspecteur divisionnaire me convoque et me dit que la procureure de la République est en visite dans les locaux. Il doit me présenter. J'ai à peine le temps de passer une veste de costume, et je me mets au garde-à-vous devant les huiles, parmi le personnel au grand complet. Mon chef me couvre d'éloges. Je suis un jeune enquêteur prometteur, ils ont de la chance de m'avoir, il compte sur moi. La procureure s'avance vers moi et me met la main au

paquet en déclarant qu'elle est sûre que je ne vais pas les décevoir !

– Quoi?!

– C'était Babeth, embauchée pour l'occasion.

Ils éclatent de rire.

– Bon, dit Grégoire, qu'est-ce qui nous vaut cette visite de l'OSS?

Elle sort un paquet de cigarettes et leur en propose une. Samia fait non de la tête.

– J'ai assez fumé pendant mon divorce, ajoute Grégoire. Depuis, je redonne vie à mes poumons.

Elle s'allume la sienne.

– Et donc? la relance-t-il.

– La filière nigériane. Il faut faire quelque chose.

– Vous voulez parler des Authentic Sisters? intervient Samia pour montrer ses connaissances en la matière.

– Exactement. À cause d'elles, les filles sont obligées de diviser leurs tarifs par deux, donc la plupart d'entre elles doivent travailler deux fois plus pour rembourser leur dette et recouvrer leur liberté. Pour tout le monde, c'est encore plus de précarisation.

– Attends une minute, Babeth. Ici, c'est la police, on s'occupe de la répression. Pour la régulation économique du marché des passes, il faut s'adresser à Bercy ou au ministère du Travail.

– Je ne plaisante pas, reprend Babeth. Se vendre pour des clopinettes, c'est se mettre en danger. Il n'y a que vous qui pouvez agir.

– Arrête, Authentic Sisters ou autres, les organisations mafieuses se recréent plus vite que nous ne les démantelons.

– Je sais tout ça, mais à qui s'adresser, à part vous?

Des pétards explosent non loin, les interrompant un instant. Ils tournent la tête et voient un livreur à vélo rebrousser chemin.

– Vous n’auriez pas parmi vos connaissances une prostituée nigériane qui nous rencarderait opportunément ? demande Samia.

Babeth réfléchit une seconde alors qu’une volée de pigeons se pose à leurs pieds.

– Je peux vous trouver quelqu’un, mais les filles veulent des résultats sans délai. Elles sont décidées à venir vous rappeler très fréquemment leur urgence s’il le faut.

Grégoire repense aux instructions de Maubeuge : pas de confrontation, temporiser, ne rien promettre.

– Bon, je vais faire remonter ta demande à la hiérarchie. Mais tu nous obligerais en levant le camp avec tes copines.

Il a le sentiment que le problème ne va pas se résorber spontanément.

– Pour aujourd’hui, la manif se termine. Les filles doivent aller bosser de toute façon.

Grégoire regarde sa montre. Cette affaire lui a fait perdre du temps, mais il peut encore terminer à l’heure.

– J’ai été heureux de te revoir, Babeth. Appelle-moi quand tu repasseras dans le secteur, on ira casser la croûte ensemble.

Il aimerait la saluer, en finir là pour aujourd’hui, mais l’ancienne prostituée ne bouge pas.

– Ce sera avec grand plaisir, mais avant, juste un point, lui oppose Babeth.

– Je t’écoute.

– Depuis que je dirige le syndicat, j’ai eu l’occasion de m’asseoir à la table des négociations avec les autorités : des commissaires de police, des représentants des ministères, j’ai même rencontré le préfet de police. Tous se sont

comportés comme toi à l'instant: cordiaux, à l'écoute et condescendants, contrairement à toi. Il n'y a personne pour nous prendre au sérieux. Des actions, on en a imaginé plein. On pourrait faire la grève des passes, mais tout le monde s'en foutrait, on n'a pas les moyens des conducteurs qui paralysent le métro ou bloquent le périph'.

Il attend. Elle a débité sa supplique d'un ton trop tranquille, elle doit avoir un joker dans sa manche.

– À l'OSS, nous avons donc constitué une liste, mais pas seulement. Il nous arrive de collecter des témoignages photos, des vidéos intimes aussi, avec signes distinctifs, du type tatouage, grain de beauté, etc. Bref, de quoi faire fuir quelques affaires si rien n'évolue.

Grégoire ne dit rien. Il sent que la soirée avec sa fille risque d'être compromise.

Babeth ouvre son sac à main et en sort une enveloppe qu'elle tend à Grégoire.

– Un premier échantillon, en signe de bonne volonté. La prochaine fois, c'est direct à la presse.

Légères contrariétés

– Vous en avez d’autres ? demande Maubeuge, visage fermé.

Il a feuilleté les photos rapidement, sans manifester d’émotion. Rien de nouveau, mais de quoi alimenter les *stories* des sites PurePeople, Gala ou Voici.

– Non, répond Grégoire, mais je pense qu’elle ne plaisante pas.

– Je vais devoir aviser le préfet de police, et il va nous foutre la pression.

– Encore une fois, je ne vois pas ce que le service peut faire. Je ne peux pas contraindre les proxénètes à augmenter leurs tarifs.

– Vous êtes le directeur d’enquête, vous réglez ça. Trouvez celui ou celle qui fixe les tarifs chez les Authentic Sisters, et qu’il revienne à la raison.

– Mais il n’y a pas de cadre légal.

– Eh bien, trouvez-en un !

C’est par ces mots que Maubeuge l’expulse de son bureau.

Facile d’être chef lorsqu’on ne met pas les mains dans le cambouis, peste Grégoire en redescendant à son étage. Qu’est-ce qu’on attend de lui ? C’est quoi, sa mission ? Rechercher une entente sur les prix, œuvrer pour une cartellisation du secteur ? Il a beau chercher, il voit mal comment il pourrait se faire juge de paix. Et en plus dans un temps record. C’est n’importe quoi. Il a d’autres chats

à fouetter, il aimerait retrouver le cours normal de son job, rendre visite à cette hôtelière qui confond chambres pour touristes et maison close, s'occuper de ce proxénète qui pense que « femmes » rime avec « bétail » et les tatoue de ses initiales au fer rouge, faire ses tournées du côté de Pigalle, Barbès, Belleville ou dans le XIII^e arrondissement.

Il débouche dans le couloir, à la hauteur de son bureau. Samia l'y attend en se bouchant le nez avec les doigts.

– Greg, la situation devient intenable.

L'espace d'un instant, il acquiescerait volontiers. Oui, c'est aberrant, il ne va jamais être en position de négocier avec les Authentic Sisters.

– Tu n'avais pas fait une demande de remplacement ? lui dit-elle en désignant les toilettes. Ça schlingue !

Grégoire soupire. Il manque une porte au bloc sanitaire qui fait face à leurs bureaux. Avec Victor et Yohan, il y a plus de six mois, il avait porté secours à Fabre, un collègue de l'Identité judiciaire qui s'était retrouvé enfermé à l'intérieur. À grands coups d'extincteur, seul moyen de dégondrer la porte. Depuis qu'elle a été remise dans le local d'Ousmane, l'homme de ménage, les odeurs refluent par moments.

– Si, répond-il, il y a deux mois, mais toujours aucune nouvelle.

– Qu'est-ce qu'on fait ? Tu les relances, je les relance ?

– Je vais le faire, maintenant.

– Non, lui oppose-t-elle. Tu te rappelles qu'on t'attend en salle de réunion.

Il la regarde, d'un air consterné.

– Tu ne peux pas gérer seule ?

– Impossible. Faut vraiment que tu sois là.

Il tend les deux mains pour qu'elle lui passe les menottes.

– Allez, viens !



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Couverture : D. Hoch

Photo : © iStock/GlobalIP

© Éditions Liana Levi, 2023

Cette édition électronique du livre *Petits désordres* de Christophe Guillaumot et Maïté Bernard a été réalisée en février 2023 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0715-1)

ISBN ePDF : 979-10-349-0717-5